



— Réponds sans bavarder, coquin ! (pag. 222.)

dit Bussy, mais comme un rêve reste dans la mémoire ; et cependant quelque chose me disait à l'ajouta le jeune homme en mettant la main sur son cœur, que je n'avais point rêvé.

— Lorsque le chirurgien eut pansé votre blessure, il tira de sa poche un petit flacon contenant une liqueur rouge, et versa quelques gouttes de cette liqueur sur vos lèvres. C'était, me dit-il, un élixir destiné à vous rendre le sommeil et à combattre la fièvre.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Le comte de la Roche-Mâlo ne le laissa pas longtemps faire cette fausse conjecture.

En voyant qu'il ne répondait rien à cette question : « Quelle est la nature des opérations que tu peux faire avec mon gendre, à cette heure-ci ? » il la réitéra.

Fragon crut qu'il se contenterait de la première réponse venue, et il dit :

— Monsieur le comte aurait bien mauvaise opinion de moi, certainement, et ce ne serait que justice, si je lui révélais le secret d'une opération financière qui a, pour M. Métral et moi, toute la gravité d'un secret d'État.

— Tu ne veux pas me dire ce que tu venais conter à mon gendre ? reprit le comte de la Roche-Mâlo qui commençait à s'impatienter, en regardant sévèrement le cafetier du *Houx-Blond*.

— Ce n'est pas mon secret, monsieur le

comte, dit Fragon, et ce n'est pas, en tout cas, en me liant les mains, ajouta-t-il, que vous me délierez la langue.

— Laisse le libre, dit le comte de la Roche-Mâlo en s'adressant à Copenhague.

— Faites excuse, mon capitaine, dit le vieux marin, mais c'est que le particulier a dans ses poches je ne sais quoi qui ressemble à s'y méprendre à des armes de guerre.

— Attends, dit le comte de la Roche-Mâlo en allant vers Fragon et en fourrant les mains dans la poche de son paletot, tandis que Copenhague lui tenait toujours les deux mains dans les siennes serrées étroitement et fixées derrière le dos.

M. de la Roche-Mâlo sortit de la poche du cafetier du *Houx-Blond*, qui, en voyant les figures énergiques des deux vieux marins, ne songea pas un seul instant à faire résistance, outre que l'étau dans lequel le tenait Copenhague lui en ôtait le moyen ; M. de la Roche-Mâlo, disons-nous, sortit donc de la poche de Fragon le médaillon de velours grenat qui contenait le portrait de sa fille.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il en présentant le médaillon à la lumière.

Il ne tarda pas à trouver et à pousser le petit bouton d'or et à ouvrir le médaillon.

Il poussa un cri de surprise en voyant l'adorable miniature qui représentait Christina.

— Gredin ! s'écria-t-il avec colère en rapprochant, dans sa pensée, le suave portrait de sa fille du visage de l'agent amateur qu'il avait sous les yeux, comment ce précieux portrait se trouve-t-il entre tes vilaines mains ?

— Je l'ai acheté, monsieur le comte, tantôt, répondit le cafetier, à la salle des ventes. A mes heures de loisir, je m'occupe quelque peu de bric-à-brac et je suis grand collectionneur de miniatures.

— Infâme ! dis donc que tu l'as volé ! s'écria le comte avec fureur, en déposant le médaillon sur la table.

Il fouilla une seconde fois dans la poche de Fragon, en tira la boîte de nacre dans laquelle,

sur un petit matelas de satin blanc, se trouvaient les cheveux de Gaston et de Christina enlacés.

Il ne reconnut pas les cheveux de sa fille.

Il remarqua seulement la beauté de cette boîte et son prix, et il s'écria :

— Scélérat ! Et cette boîte aussi, tu l'as achetée à la salle des ventes, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, répondit froidement Fragon.

Le comte de la Roche-Mâlo fourra pour la troisième fois la main dans la poche du paletot de son prisonnier, et il en tira un paquet de lettres.

Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant parmi les signatures les noms de tous les amis de Gaston : Christian, Delamarche, Mossé, Champroisé, Saint-Romain, Childebrand, etc.

Mais son étonnement devint de la stupeur en reconnaissant sa propre écriture.

— Misérable ! dit-il en regardant Fragon, l'œil en feu. Misérable ! répéta-t-il au comble de l'indignation, tu as donc forcé les tiroirs de Gaston de Gèvres ?

Fragon ne répondit pas.

Le comte de la Roche-Mâlo reprit, en secouant l'épaule du cafetier avec une vigueur qui effraya celui-ci :

— Brigand ! coquin ! comment ces lettres sont-elles en ta possession ?

— Toujours du même cru, monsieur le comte, dit avec une certaine tristesse Fragon ; tous les objets que contiennent mes poches, et que vous me faites l'honneur de contrôler, ont été acquis par moi, moitié à la salle des ventes, moitié chez des revendeurs de ma connaissance.

— Tu mens, infâme ! reprit le comte de la Roche-Mâlo, en plongeant une nouvelle fois la main dans les poches du cafetier.

Il en tira à la fois, et la boîte d'ambre qui contenait tous les bijoux de son ami, et toutes les lettres de sa fille !

Il poussa un cri de colère en reconnais-